

Paradirama

Tiki toa?*

Pop polynésien, Tiki Art, culture surf... À Sète, l'exposition « Paradirama » illustre tout l'été l'imaginaire coloré et fantaisiste de l'univers des arts océaniques, ainsi que ses expressions contemporaines.

C'est un bien grand rêve qui s'installe tout l'été au musée international des Arts modestes (Miam) avec l'exposition « Paradirama ». Elle réunit pour la première fois en France quelques pièces essentielles de l'art polynésien authentique : objets issus du pop polynésien des années 1950-1960, peintures du Tiki Art, ainsi que des œuvres d'artistes contemporains issus ou influencés par toutes ces cultures parallèles. Les traditions des peuples du Pacifique, tournées vers le songe, n'ont jamais cessé d'influencer le monde occidental, aussi bien à travers l'art populaire que l'art contemporain. Leurs esthétiques, en apparence sauvages et nourries de fabuleux, ont tout d'abord été une source de création pour les fondateurs de l'art moderne, de Gauguin aux surréalistes. Au xx^e siècle, de Picasso à Brauner, de Klee à Ernst, toute une génération, déjà fascinée par la rigueur plastique de l'art africain, s'en inspirera. Créant de nouveaux courants, suscitant de nouveaux

modes de vie, ces cultures vont jusqu'à donner naissance, par exemple pour le surf, à une véritable contre-culture.

L'exposition fait la part belle au pop polynésien des années 1950-1960 qui, à la fois mode de vie et style décoratif fantasque, constitue le versant singulier et exotique de la culture pop américaine. En effet, au cœur de cette société conservatrice et puritaine, chemises *Aloha* aux couleurs vives, breuvages exotiques, concours de hula et de limbo et musiques aux percussions ont longtemps offert un exutoire. La Polynésie reste associée à une conception de l'existence ludique et baignée du désir d'échanger les « bienfaits » de la civilisation moderne contre un mode de vie plus naturel, plus libre. Dès les années 1950, cette fascination prend la forme de l'idole païenne océanique communément appelée *tiki*. Cette nouvelle figure de proue inspire toute une génération d'artistes et de créateurs américains, qui n'hésitent alors pas à recréer l'image des dieux au gré de leur fantaisie.

Œuvre de Bill Erwin, d'après Beach Boy d'Edgar Leeteg



Le Miam regroupe ces peintures, sculptures, installations, figurines, céramiques, bibelots, pochettes de disques, affiches, planches de surf, recelant, chacun à leur manière, une part de rêve du paradis terrestre. *Hula girls* ondoyant au chant des guitares hawaïennes et des ukulélés, sous l'œil bienveillant d'effigies grossièrement sculptées d'un dieu tiki grimaçant, surfeurs tatoués de motifs énigmatiques... Toutes ces visions hollywoodiennes semblent d'éternels fragments d'émotion et d'imaginaire. Mais, au-delà des clichés, ce sont les lambeaux d'une civilisation du rêve qui continuent d'agir comme autant de machines à inspirer. ■

* Le *toa* est un bois dont étaient faits armes et casse-tête.

« Paradirama, Tikis, surfeurs & vahinés », Miam, Sète (Hérault), du 18 juin au 30 octobre. Tél. : 04 67 18 64 00.